Document généré le 23 avr. 2024 09:22

24 images

La fureur de vieillir

Anna

Linda Soucy

Numéro 38, été 1988

URI : https://id.erudit.org/iderudit/22350ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (imprimé)
1923-5097 (numérique)

Découvrir la revue

Citer ce compte rendu

Soucy, L. (1988). Compte rendu de [La fureur de vieillir / *Anna*]. *24 images*, (38), 62–62.

Tous droits réservés © 24 images inc., 1988

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

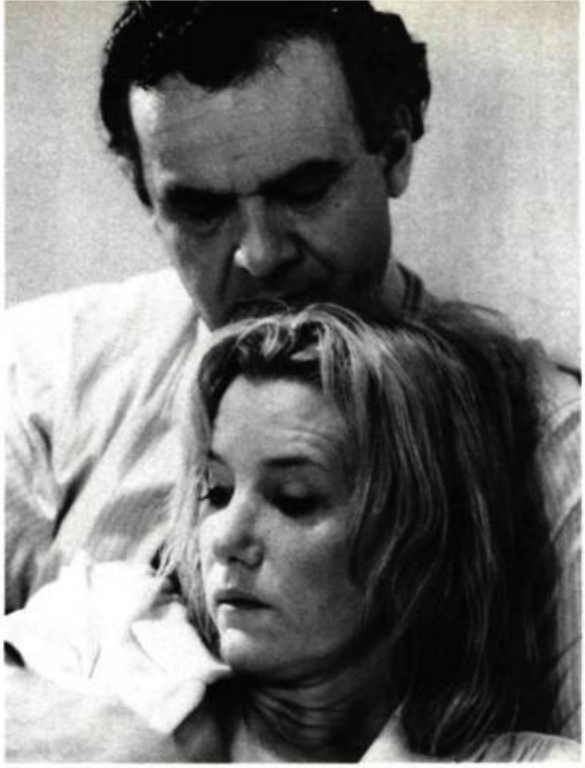
Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

ANNA

par Linda Soucy

La fureur de vieillir



Robert Fields et Sally Kirkland. ***Anna*** ou la figure de la dépossession

Anna est un film tout à la fois attachant et décevant. Attachant parce que le réalisateur, Yurek Bogayewicz, un Polonais immigré aux États-Unis et la coscénariste aussi polonaise: la cinéaste Agnieszka Holland (***Amère récolte, Une femme seule***) y affrontent un sujet «refoulé» par le cinéma et davantage encore par les médias: la douleur de vieillir, souvent muée en injustice lorsqu'on est une femme, décuplée lorsqu'on a été une actrice renommée. Douleur multipliée également parce que la culture via les images médiatiques — hormis il est vrai quelques exceptions, mais qui comme toujours confirment la règle — dénie aux femmes le droit à la maturité en en censurant la représentation. Outre cela, le sujet d'***Anna***, c'est aussi la dépossession et l'exil, la solitude et le désœuvrement, dans une ville-jungle, implacable et magnifique: New York, dont les cinéastes indépendants aiment à dévoiler la face cachée.

Attachant, ***Anna*** l'est aussi par son mode de production. Tourné en 26 jours, avec un budget de moins d'un million de dollars, reposant presque entièrement sur la performance d'une actrice inconnue: Sally Kirkland (qui était en nomination pour un Oscar), ***Anna*** démontre encore une fois que c'est de la marge que proviennent les films novateurs; décapant en regard d'une cinématographie américaine dans l'ensemble pompeuse, et incapable de masquer la crise sous le clinquant.

Si par ailleurs ***Anna*** déçoit, au moins tout autant qu'il émeut, c'est que le discours de Bogayewicz y est ambigu. Le cinéaste et la scénariste jouent sur les clichés et les lieux communs: le rêve américain versus la grisaille de la vie à l'Est (comme ***The Unbearable Lightness of Being***, le film relate la prise de Prague en 68) mais se prennent au piège de la comparaison et c'est finalement l'image idyllique de l'Amérique qui en sort gagnante. Jarmush, dans son ***Stranger Than Paradise***, avait lui risqué davantage, qui s'attachait à montrer que New York, quand on est fauché, est une ville aussi terne qu'une quelconque grande ville à l'Est.

Le cœur du film de Bogayewicz repose sur une antithèse. Anna (interprétée par Sally Kirkland) a été une actrice célèbre en Tchécoslovaquie. Exilée à New York, maintenant dans la quarantaine, elle se bute à l'impossibilité de pratiquer son métier d'actrice. Cela parce que son visage, encore beau et émouvant pourtant, révèle le travail du temps qui passe: le visage d'Anna est marqué de rides. Ce signe indésirable doit à tout prix être «refoulé»: c'est le renouvellement incessant des corps qui assure la pérennité du mythe. C'est justement le fait de filmer ce visage de façon à en dévoiler les marques qui est le point fort de la mise en scène de Bogayewicz, le seul lieu de tension véritable du film. Figure du dépouillement et de la dépossession (le film fait aussi état des pertes antérieures d'Anna), Anna, réduite à l'imploration, essuyant refus sur refus, n'a d'autre issue que l'hystérie.

Alors qu'Anna perd tout, jusqu'à se perdre elle-même, Krystyna une jeune beauté tout juste débarquée de Tchécoslovaquie, devient rapidement, avec son aide, une star montante. Ce qui est refusé à Anna, Krystyna l'acquiert sans le moindre effort, jusqu'à devenir le signe de la réussite: figure de plénitude, incarnation du rêve; cela parce que son visage est lisse. C'est d'ailleurs au profit de Krystyna que s'effectue la perte la plus douloureuse pour Anna, naïvement, celle-ci lui vole son histoire, vampirise jusqu'à son passé, afin d'avoir quelque chose d'intéressant à raconter lors de sa première entrevue télévisée.

À cette figure de l'antithèse se superpose le thème du double: Anna et Krystyna sont les deux faces d'une même pièce. La mise en scène de Bogayewicz ne peut être plus explicite à ce sujet: dans un rêve que fait Anna, une moitié de son visage est remplacée par une moitié du visage de Krystyna. Ce qui sépare les deux femmes c'est l'immédiat, le succès de l'une se donnant comme l'envers des déboires de l'autre; ce qui les unit c'est l'anticipation d'un destin commun, à savoir que la réussite de Krystyna est, tout comme celle d'Anna jadis, conditionnelle à sa jeunesse. Lors de la séquence finale, Anna se rend sur le plateau de tournage où Krystyna, objet parfait de séduction, est la cible de tous les regards, et tente de l'assassiner. Ce qu'Anna veut détruire ainsi, ce sont ses illusions d'antan, ce à quoi Bogayewicz s'attaque, de façon métaphorique à travers ce personnage, ce n'est rien moins que le cinéma dominant américain. La tentative est vaine: le mythe a la peau coriace et Anna devra se rendre ou périr, elle décidera de se faire faire un «lifting».

On l'aura compris, le film de Bogayewicz donne dans la caricature, procède du grossissement de sa matière narrative comme le gros plan qui, à la manière d'une loupe, amplifie les rides d'Anna. Le problème vient du fait que le film saute de la caricature au portrait intimiste sans parvenir à trouver un point de jonction, ou de choc, des deux registres qui soit juste. Difficile pour les personnages de sortir indemmes de ce jeu. Difficile d'être sympathique envers Anna lorsqu'elle implore le directeur de théâtre pour jouer dans la mauvaise pièce qu'il monte — le film, parce qu'il procède largement de l'identification à ce personnage commande pourtant une telle sympathie. Difficile de croire à la désinvolture de Krystyna, personnage à la tête vide, sans fissures, tout entière fondue dans l'image de l'aliénation qu'elle convoite.

Malgré l'ambiguïté de son discours qui trop souvent sape le travail de la mise en scène, ***Anna***, surtout à cause de la performance de Sally Kirkland et parce qu'il s'attaque de front au «refoulé» du rêve américain, même s'il fait marche arrière par moments, demeure une œuvre qui tranche sur la cinématographie américaine habituelle. Reste à attendre le prochain film de Bogayewicz et à espérer qu'il soit moins tortueux. □

ANNA
États-Unis 1986. Ré.: Yurek Bogayevicz. Scé.: Agnieszka Holland, Y. Bogayevicz. Ph.: Bobby Bukowski. Mus.: Greg Hawkes. Mont.: Julie Sloane. Int.: Sally Kirkland, Paulina Porizkova, Robert Fields, Larry Pine, Stefan Schnabel. 95 min. Couleur. Dist.: Cinéplex-Odéon.